

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

---

# ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

---

TOME I

---

## SOMMAIRE :

- I. — A propos du Vers Libre, par Francis VIELÉ-GRIFFIN.
  - II. — L'ignominie des politiciens devant la question Juive, par Paul ADAM.
  - III. — Souvenirs d'un camarade de collège sur le duc d'Orléans, par Henri DE REGNIER.
- 

PARIS  
ALBERT SAVINE, EDITEUR  
RUE DES PYRAMIDES

—  
**1<sup>er</sup> Mars 1890**

PARIS : VILLENT-CHÉ CÉSAR

ENTRETIENS  
SUR LA POLITIQUE DE  
POLLARD ET D'EDWARD

TOME I

I — L'opposition à la politique d'assassinat  
II — L'opposition à la politique d'assassinat  
III — L'opposition à la politique d'assassinat  
IV — L'opposition à la politique d'assassinat

PARIS  
LIBRAIRIE  
DE SAVIN

DU LIBRAIRE PIZZIOLI

1838.

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

---

# ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

---

TOME I

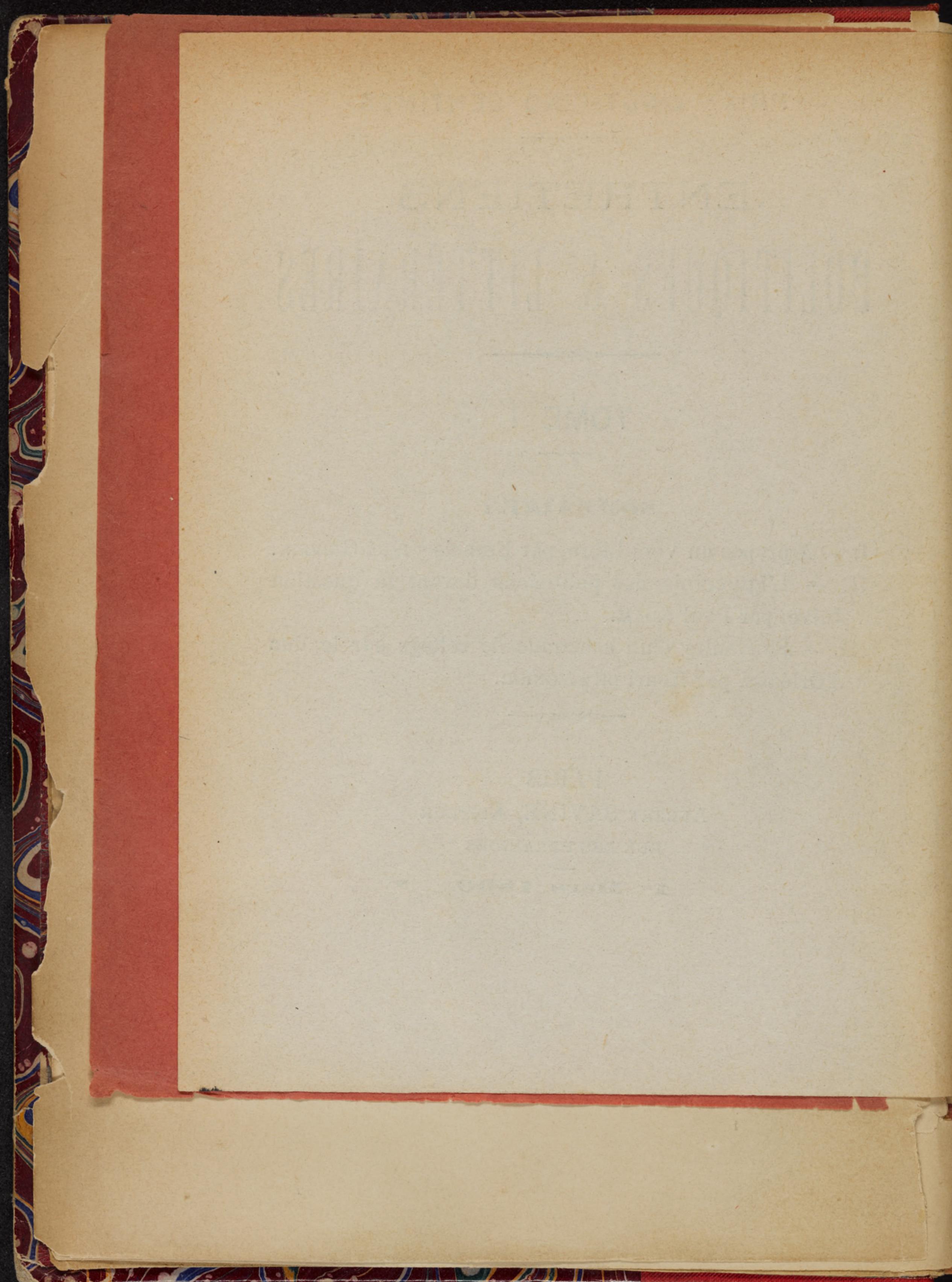
---

## SOMMAIRE :

- I. — A propos du Vers Libre, par Francis VIELÉ-GRIFFIN.
  - II. — L'ignominie des politiciens devant la question Juive, par Paul ADAM.
  - III. — Souvenirs d'un camarade de collège sur le duc d'Orléans, par Henri DE REGNIER.
- 

PARIS  
ALBERT SAVINE, EDITEUR  
RUE DES PYRAMIDES

—  
**1<sup>er</sup> Mars 1890**



# A PROPOS DU VERS LIBRE

---

A l'occasion d'un trop hâtif article traitant des *Poëtes symbolistes* je reçus la lettre suivante :

Monsieur et chère confrère,

Votre article qu'on vient de me mettre sous les yeux est tel que je serais curieux d'en connaître l'auteur; si vous ne redoutez pas d'affronter un poète, trouvez-vous après-demain vers huit heures, au café Voltaire, place de l'Odéon, j'aurais à vous causer.

X...

Je me rendis à cette invitation et, devant une boîte de havanes, fumables en sirotant un café dont la réputation n'est plus à faire, la conversation s'engagea entre mon interlocuteur et moi.

« Je vous avais reconnu, me dit-il, après qu'un signe m'eût invité à m'asseoir près de lui, car le style c'est l'homme, même au sens anthropométrique; voici ma carte; et, maintenant, une prière : si vous faites usage, en reporter consciencieux, des faits de notre entretien, du moins omettez mon nom ; cet anonymat suffira pour qu'on ne me confonde pas avec M. Barrès, le député.

« — L'article qui me vaut l'honneur de ce rendez-vous est, vous voudrez le croire, l'expression fort peu adéquate de mes opinions, et, je puis vous l'avouer, ces opinions, quoique optimistes, sont sans fixité. »

Et  
09047  
327

879427

« — J'aime ce dilettantisme avoué, il contraste avec la rigidité dogmatique dont s'ornent beaucoup de vos confrères ; néanmoins, n'êtes-vous pas exposé à recueillir peu de sympathies, si tant est que vous vous destiniez à la carrière de critique ; et pensez-vous que M. Brunetière, dont, à ce titre, vous ne sauriez que jalouser l'autorité, ne doive son prestige à l'inflexibilité de ses principes ? »

« — Évidemment ; une même opinion, criée vingt ans durant aux carrefours, impose la semblance d'une mission sacrée ; *la lâcheté la plus commune est celle de l'intelligence*, dit quelque part, je ne sais plus en quels termes, Barbey d'Auréville ; c'est la fable, aussi, du Lion et du Rat ; affirmer n'importe quoi, mais l'affirmer avec persistance c'est avoir raison, mais.... »

« — Oui, mais — et je crois que je complète votre pensée — le triomphe ainsi obtenu sur la vague intelligence du public qui réclame surtout des formules, ne dure pas une génération. A une affirmation succède une autre : La Harpe, avant M. Brunetière, a tenu le sceptre anserin de la critique officielle ; il n'est qu'une intuitive sincérité qui obtienne grâce devant notre héritière, la Postérité, alors qu'elle trie les paperasses où toute une époque a griffonné son rêve ou son ambition. »

« — Je vous écoute » dis-je ; car mon interlocuteur esquissait sensiblement un exorde.

« — Oui, c'est par cette réflexion, dont on ne peut nier la justesse...

« — Effectivement », dis-je, à demi voix avec un sourire du quiproquo.

« — ..... que je voulais vous amener à parler de ce mouvement littéraire où vous m'avez assigné une place que je ne revendique ni ne refuse à condition que l'on ne m'attribue de penchants ni à la maîtrise ni au discipulat. Ce mouvement né en tant que mouvement, d'une vanité exaspérée de poëtes, propagé par le gros rire de fatuité

suffisante des chroniqueurs, accéléré jusqu'au néant, où je crois ses forces dispersées, par l'orgueil illuminé de tels ou tels (et non des moins doués) qui voyaient, en un mirage puéril, se reconstituer pour le Poète-Roi, dans un orient intellectuel, ces empires soudains et éblouissants de l'Inde et de la Perse. »

« — Ainsi, selon votre persuasion, le mouvement qui débuta déliquescent, se développa décadent, et se proclama symboliste serait un phénomène de vanité ? »

« — Sans aucun doute ; et, pour vous en donner une preuve concluante, je vous livre, au hasard, l'œuvre complète de deux quelconques de ceux qui s'en proclamèrent ou s'en vinrent proclamer les chefs. Y trouvez-vous une appréciable communauté de principes, une œuvre même qui justifie cette aussi bruyante équipée ? Ce n'est donc que la vanité exaspérée, à bon droit peut-être, par des négations stupides, qui ait pu conduire des écrivains non-méprisables de vingt-cinq à trente ans, et nécessairement à la recherche de leur formule, à se comparer familièrement au Dante, à Shakspeare, que sais-je ? et à détourner ainsi d'eux les sympathies possibles. »

« — Je m'étonne, cher Monsieur, de vous voir si acrimonieux pour une campagne littéraire dont certes, fût-ce à votre corps défendant, vous avez dû profiter ; assurément tout ce bruit, dont vous ne fûtes pas fauteur et qui m'apparaît avant tout, très risible, un peu fatal et pas du tout tragique — vous a valu des lecteurs..... »

« — C'est là un point qu'il n'est point oiseux de discuter ; une coalition littéraire est profitable seulement à celui que ses seuls efforts n'eussent pas suffi à discerner de la foule (admettons que je sois dans ce cas) mais à condition que ce mouvement soit mené par un homme, ou des hommes indubitablement popularisables. Or, en fut-il ainsi ? ce symbolisme hydrocéphale proclamé à la hâte, au profit, espérait-on, d'un groupe exclusif et quelque peu prétен-

tieux, manque de bras. On s'est retourné alors désorienté et derrière eux les promoteurs étonnés de la manifestation periclitante ont vu d'autres poètes inattentifs à ces querelles sans noblesse mais ennemis des vieilloteries comme il sied à vingt ans. La manœuvre était fatale : en nous montrant on s'écrie : « Voilà encore des symbolistes, nous sommes en nombre » vous voyez, c'est le dilemne : *dupe ou complice*, pour parler comme M. Barrès, le député. »

« — Vous faites entrevoir d'étranges complots et laissez deviner de bien madrés compères. »

« — Non pas ; tout cela fut aussi inconscient que futile, car un instant de réflexion laissait prévoir l'issue ; le symbolisme mal-né, en tant que groupe littéraire, ayant rappelé, trois ans durant, ces brigades boliviennes où vingt-huit généraux rivalisèrent à commander un caporal sans subalterne, ne pouvait prétendre qu'à l'aumône de certains talents ; — il en a tenté l'asservissement — il en est mort. »

« — Vous dites cela avec une satisfaction apparente, mais, je vais peut-être, désorienté que vous me laissez, vous paraître vraiment naïf ; quel avenir voyez-vous à la poésie française ? » Mon interlocuteur eut un sourire ; il but une gorgée de café, respira longuement et dit :

« Je me trouve, cher monsieur, dans la situation de tel ancien membre d'extrême-gauche de l'assemblée nationale que les déplacements successifs de ses collègues ont fini par laisser au centre sans qu'il ait changé de place : Au vers libre a succédé le vers plus libre, puis le vers très-libre, enfin en attendant mieux, la mélopée rythmée ; de sorte que ma poétique, si radicale autrefois, prend un faux-aspect de réaction qui ne me chagrine pas d'ailleurs ; et, chose singulière, je me trouve aujourd'hui plus près des *grandsièclards* que du plus avancé de nos poètes *findesièclistes*. »

« — Voilà qui dépasse les surprises de l'inattendu. »

« — Et cependant rien n'est plus vrai » dit-il en aspirant la fumée qu'il rendit par le nez.

« — Alors vous n'admettez plus la liberté du vers » répliquai-je non sans une nuance de supériorité.

« Pardon ! nous n'avons jamais sympathisé M. de Banville et moi ; j'admits en art toutes libertés, même celle de la bêtise dont l'abus est cependant scandaleux. Ne me confondez pas, néanmoins, avec ceux qui croient (et, si je ne me trompe, vous confirmez leur opinion) avoir découvert *la liberté du vers*; de pareilles découvertes se font à un âge, que je n'ai plus hélas ! et parallèlement à d'autres telles que : deux et deux font quatre et que trois fois trois font neuf. Mais la personnalité de l'artiste étant sa seule raison d'être je suis aussi soucieux de celle de mes confrères que jaloux de la mienne, et redouterais autant influer sur leur sincérité que voir entraver la mienne ce qui équivaudrait à un renoncement. L'avenir de la poésie française sera donc glorieux ou non selon que de fortes personnalité se révéleront ou pas. Ma réponse est à dessein impersonnelle mais nullement évasive. »

« — Vous oserais-je interroger en ce cas, sur *votre poétique*, car incontestablement, pour le simple chroniqueur que je suis, votre vers est libre..... de bien des entraves. »

« — Je veux, dit mon interlocuteur visiblement flatté, pour que vous me discerniez de tels de mes confrères aux théories un peu elliptiques vous exposer, très nettement, cette technique nullement préétablie d'ailleurs, et vous prouver que le hasard n'est pas libre, d'allonger ou de raccourcir mes vers, suivant une sorte de caprice optique — car cette accusation a été formulée :

*La Strophe* (je parle sans dogmatisme et admettant d'avance toutes les objections) n'est autre que la *période* : une idée formulée avec ses compléments de qualité, de

temps, de lieux, etc. dans le mesure qu'indique le tact intuitif qui est précisément le don poétique. La strophe se compose de *vers*, alinéas perpétuels : le vers s'adresse à l'*Intellect* d'une part à l'*Oreille* de l'autre ; considérons-le donc successivement selon ses deux objectifs : Il existe instinctivement une répulsion pour l'enjambement ; une époque l'a si bien éprouvée que le cuistre Boileau l'a pu formuler avec l'approbation et selon les œuvres de ses grand contemporains ; or, le romantisme dans sa dislocation passionnée du vieux moule classique, l'a brutalement pratiqué ; et la joie iconoclastique fut telle qu'on oublia, pour ce leurre de liberté qui est la négation même du vers , cette autre réforme accomplie de nos jours et qui mobilise la censure jusque-là hypocritement respectée par les plus farouches. Mais prenons un exemple si vous voulez de période en prose. »

« — En prose ? »

« — Oui, ma démonstration y gagnera en clarté. » (Et mon interlocuteur scandait par des arrêts cette période de Fléchier, je crois).

*Mais rien n'était si formidable,  
Que de voir toute l'Allemagne,  
Ce grand et vaste corps,  
Composé de tant de peuples  
Et de nations différentes,  
Déployer tous ses étendards,  
Et marcher vers nos frontières,  
Pour nous accabler par la force,  
Après nous avoir effrayés par la multitude. »*

« — Je perçois, concluai-je : à chaque complément de l'idée vous allez à la ligne. »

« — Parfaitement; voilà une première raison pour cet

étagement, mystérieux pour beaucoup, de petites lignes inégales, maintenant un exemple en vers :

*O toi,  
Haine, amour, double joie,  
Que rêves-tu,  
Assise ainsi vêtue  
De pâle soie,  
Pour que mon cœur s'émeuve  
En l'ombre qui l'entoure  
De terreur folle et neuve  
A notre amour.*

Ces vers (dont nous n'avons pas à discuter la valeur intrinsèque, puisque je les improvise pour éclaircir d'un exemple la technique que vous voulez bien examiner avec moi) sont, typographiquement, comme vous voyez, l'analyse logique de la période qui en fait une strophe divisée en deux demi-strophes bien apparentes par le sens complet que constituent déjà les cinq premiers vers et que souligne le changement de rimes.

Mais ceci nous amène à considérer le vers selon son autre objectif : l'oreille. Ici la théorie n'a pas à intervenir : « poète est maître chez lui ». Quelques remarques seulement : le rôle de la *rime* est à mon sens autrement essentiel que pour les Carnassiens et la basse séquelle de leurs plagiaires (que le moindre poète est en droit de mépriser, je suis en cela de votre avis); à ces manœuvriers endimanchés de rêve la rime parut une breloque bourgeoise, destinée à rehausser la banalité du gilet cérémonie de leur âme. La rime est l'instrument de précision du tact : voyez Verlaine, voyez souvent Hugo, voyez les morceaux réussis des moindre poètes dignes de ce nom. L'*allitération*, à l'analyse, apparaît aussi double : celle de voyelles et celle de consonnes : la dernière plus percep-

lible à l'oreille inhabile et, partant, la moins délicate : par exemple, dans Bossuet, celle alitération en P :

.... « *Parmi lesquels à Peine Peut-on les Placer tant la mort est PromPte à remPlir les Places.* » L'allitération a toujours existé chez les bons poètes :

« *MignOnne allOns vOir si la rOse.* . . . est allitéré sur les différentes valeurs de l'O ; et souvent c'est la rime qui donne la dominante comme dans l'exemple actuel.

Voici des vers plus modernes allitérés sur le T, combiné avec différentes voyelles :

« *Et Tel se hâTe et Tel s'aTTarde à s'éTonner  
Au long de la rouTe.*

*O Toi qui vas, écouTe, écouTe.*

*Les cloCHes du Nord Se Sont miSeS à Sonner.* » Ce dernier vers allitéré sur des sifflantes. »

« — Permettez-moi une question : que pensez-vous des vers de vingt et trente pieds ? »

« — Je doute qu'un vers aussi long ne puisse se décomposer et alors il n'y a pas lieu, à mon sens, à cette disposition typographique ; puis, la sonorité du dodécasyllabe est telle que je croirais bon, quant à moi, ramener par un travail de synthèse les syllabes surnuméraires et condenser le vers au cas improbable d'indivisibilité ; aussi au lieu de :

« *Et ses voix lointaines et brusques nuits à ses  
prunelles et brèves fragrances.* »

J'eusse peut-être écrit plus volontiers :

*Et ses voix lointaines  
et brusques nuits à ses prunelles  
et brèves fragrances.*

Le lien entre ces trois sensations aurait pu être établi par la rime et l'allitération. En résumé — liberté de tout point de règles, comme vous l'avez fort bien dit, permet-

tant à « l'*excellent poète médiocre* » de florir vainqueur énorgueilli « *des difficultés.* » Puis, personnellement : la strophe flexible et mobile aux vers logiques et musicaux.

Y a-t-il là quelque nouveauté tellement absurde qu'il faille pour l'imposer par l'affirmation tenace dont nous parlions en commençant, faire braire aux carrefours un troupeau d'adeptes virtuels encore et, par hypothèse sans génie ? Je ne le pense pas et il se pourra bien que la logique même de cette idée si ample de *l'art libre* emporte la conviction des générations qui viennent. »

Il se faisait tard. Je pris congé de mon interlocuteur qui me tendait la main attentif maintenant à quelque docte discussion, où luttaient des messieurs décorés et d'âge, juxtaposant des affirmations contraires, inhabiles à faire jaillir une idée du laborieux choc de leur intelligence anémiee ; au reste aussi peu soucieux de convaincre que de se laisser persuader.

“ *J'estimerais beau  
Etre ces vieillards ,* ”

me dit-il en souriant. A quelque autre soir, n'est-ce pas ? »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

---

# DES POLITICIENS DEVANT LA QUESTION JUIVE

---

Il est à la Chambre certains orateurs dont les discours ont coutume d'affoler les parlementaires, ces bêtes hargneuses, parce qu'ils menacent toujours leur Dieu d'or. De tels discours évoquent aux talons de ces orateurs et pendues à leurs gestes les hordes des faméliques innombrables qu'une période exhortante lâcherait peut-être en fureur contre la sécurité des coffres et l'orgueil des vierges riches.

L'hémicycle grouille de colères hideuses, d'ententes hypocrites et de chuchotements. Dans cette arène, comme dans un cabinet d'affaires rempli d'avoués en litige, l'effarement du capital se démène à vide, pour la seule gloire du tribun.

Peut-être entendis-je parler ainsi l'un d'eux :  
« Messieurs les Députés !

Cela commençait par une dédaigneuse comparaison de ses collègues avec des écoliers méchants, paresseux, et de l'hémicycle avec une classe en désordre, du Président avec un maître sans autorité. Sincèrement, mais par la sûre gymnastique oratoire qui lui permettait de dire tout sans encourir la censure ou le rappel à l'ordre, il dévoilait la piète impression produite dès le premier jour à son intelligence altière par ces mesquineries individuelles,

ces insultes imbéciles, ces manières de spadassins furi-bonds à Droite ; ces affectations de cant et de respectabilité au Centre endormi ; ces hurlements de plèbe à la Gauche indécente. D'autant plus ridicules, ces masques que personne d'entre eux n'y croyait, sachant trop bien les dessous finauds et les ambitions ténébreuses. Le peuple ? la France ? On s'en moquait pas mal ! Les lois présentées ? Elles étaient bonnes si elles servaient les ambitions de la Coterie, mauvaises si elles les combattaient. Allons donc ! Qu'une fois au moins on dépouillât ces travestissements ! Qu'une fois on avouât ces faiblesses franchement. Qu'une fois au moins on jouât à la face de l'Europe loyalement.

Ah ! les forts arguments, les belles répliques, les récriminations mutuelles qui tenaient lieu de logique, de théories, d'humanité. Humanité !

Belle plaisanterie, ce nom sonnant entre ces quatre murailles. Quels crimes n'avaient-ils point commis contre elle, tous ! Leur drapeau à chacun, qu'il fût blanc, rouge ou tricolore, n'avait acquis autorité qu'en roulant dans les fanges des révolutions, qu'en essuyant le sang de toutes les flaques, les bavures des baïonnettes et de la guillotine. Pour une fois au moins qu'on laissât ces tristes évocations de lambeaux humains, sinistres rognures du Peuple — Hostie dont chaque parti, sans vergogne s'était rassasié l'ambition.

Oh ! que de nulle part ne s'élevât une parole pour contredire. Tous n'avaient-ils pas su, au gré de leurs appétits cupides, nourrir la colère valeureuse des plèbes misérables, des foules saigneuses grugées ensuite et toujours au bénéfice des triomphateurs. Egalité ! Liberté ! Mots fantoches d'idées indéfinissables qui furent les trop faciles excuses des bestiales tueries et des ruines, des guillotinades et des guerres. En ce siècle seul, en ce siècle près de finir quelqu'une des factions avait-elle gardé de souillures san-

gantes sa toge et son hermine ? Etait-ce la Droite avec les Massacres de la Terreur Blanche ? Etait-ce le Centre qui prolongea deux années les fusillades du Camp de Satory ? Etait-ce la Gauche extrême qui assassina des otages, des prêtres, des femmes de religion ?

Une monstrueuse clamour roula sous le plafond de l'hémicycle. Debout, les Honorables tendaient la menace de leurs poings vers l'orateur impassible et qui, attendait le terme des vociférations.

Comme elles tardaient à se perdre, il reprit sa promenade indifférente dans la tribune, le dos presque tourné aux insultantes rumeurs.

L'Extrême Gauche demeurait stupide. Soudain le tribun s'arrêta devant son silence et comme pour ce groupe seul il reprit le discours.

Mais les temps allaient venir ! Les temps que préparaient la vigilance et l'exemple des rares mandataires socialistes. Dégoutés des leurres et des traîtrises séculaires, bientôt, les prolétaires sauraient requérir par force le droit de participer à ces institutions nourricières édifiées du ciment humain. Ils commençaient à connaître le charlatanisme hurlant : « Liberté » à leur naïve croyance, ils commençaient à savoir cette monstrueuse plaisanterie du Suffrage Universel inventé par le génie d'une bande déprédatrice. Le deux décembre avait scellé de symbolique façon cette charte libérale. Donc, qu'un individu enrichi par les plus odieux trafics spéculant sur la perpétuelle famine des travailleurs, payât en un jour de bombance le sac des cabarets électoraux, cela suffisait pour qu'il fût jugé digne de régir l'Etat ! Et ces votes arrachés à l'ivresse on les qualifiait effrontément de suffrage libre ! Quelle odieuse tromperie ! C'était l'ancien, l'inique mode d'élection par le cens. Rien pratiquement ne le modifia jamais.

A nouveau la Chambre écuma d'insultes et de cris. Les gradins supérieurs désertés versèrent leurs auditeurs jusqu'au socle de la tribune.

— Parlez pour vous.

— En effet il faut des canailles ivres pour l'élection d'un Communard.

— Laissera-t-on impunément outrager la Chambre ?

— Laissez-le finir. Qu'on voie jusqu'où peuvent aller le cynisme et l'aberration.

— C'est une honte qu'un citoyen traite ainsi son pays devant l'étranger.

— Le Président carillonna, ce qui rétablit un silence relatif.

— Monsieur X..., dit-il, la France appréciera votre patriotisme. Je vous engage à modérer votre langage et surtout à ne point faire d'allusions personnelles, car alors je n'hésiterais pas un instant à vous retirer la parole.

L'orateur s'inclina, et s'arrêtant face au centre, il déclama :

« Ainsi parvenus au pouvoir à quelles nobles tâches s'efforcent-ils pour ne point compromettre le sort de la législature suivante ? Il faut d'abord payer l'influence des agents électeurs. Quelle abjecte comédie ! Basses, tristes intrigues des couloirs parlementaires, marchandages de licences industrielles ou financières, honteux commerce où peine chaque honorable enchaîné par ses besoins aux caprices de chef de parti qui dispense la faveur, lui-même étant devenu le manœuvre salarié d'une banque qui le soutient en ses difficultés ; subventions votées aux victimes du vingt-quatre n'importe quoi, aux parents des victimes, aux collatéraux des victimes, et qu'empochent toujours les agents d'élection et les indignes sicaires des partis. »

La foule des crânes amassés sous la tribune hurla encore :

— Assez !

— A l'ordre ! A l'ordre !

— Qu'il descende !

— Quelle honte !

— De qui voulez-vous parler !

— Nommez-les. Qu'il nomme !

— Je n'ai point à rendre un homme responsable des turpitudes communes. Si les chefs agissent ainsi, c'est qu'ils connaissent notre ignoble servilité. Nous seuls sommes coupables de leurs fautes. Notre bassesse les a rendus tels.

— A l'ordre ! A l'ordre !

— Qu'il descende !

— Messieurs, fit le Président, les pouvoirs que me confèrent les règlements m'autorisent bien à retirer la parole à M. X.... Mais à lui seul appartient de mesurer jusqu'où il convient de donner carrière à ces virulentes diatribes dont il s'est complu à se faire une originalité que personne certes n'eût lui envier. Quelque pénible que puisse être à des cœurs français le spectacle d'un pareil dévergondage d'esprit, il nous appartient de le subir jusqu'au bout à l'honneur de notre belle devise : République et Liberté.

Des bravos s'écroulèrent le long des gradins ; on se tut.

L'orateur se redressa :

« Liberté ! République ! Les fiers mots de comédie. Et « quelle comédie ! Ces discours prononcés, les termes s'en « trouvent convenus d'avance avec les conséquences et les « répliques. Ces votes promulgués, le mot d'ordre en est « reçu dans l'officine d'un ambitieux principal, d'un bas « bleu influent ou d'une hétaïre. Entre nos mains l'éten- « dard de la France sert à moucher toutes excréptions, et « les plus basses.

« République ! Depuis dix-huit ans les trompettes « bourgeoises clamant la triple devise de fraternité, d'é- « galité, dc liberté inscrite aux frontons des monuments. « Et quels fruits ? Or, depuis dix ans l'ennemi nous cra- « che l'outrage à la face chaque jour avec la conscience « d'un sérieux devoir ; jamais on n'a tiré ce fameux glaive « trempé dans l'or national. Seulement des fournisseurs

« se sont enrichis, des dispenses se sont vendues, des  
« grévistes ont été massacrés. L'instruction publique ?  
« Soit. Mais plus on instruit le peuple, plus il connaît  
« de biens possibles. Il les rêve ces biens, il les désire ;  
« ces désirs deviennent par l'habitude d'impérieux ap-  
« pétits que le salaire dérisoire ne suffit point à assouvir.  
« Et si nos aînés socialistes ont demandé l'instruction du  
« peuple, leur but n'était point d'atteindre à de plus sa-  
« vantes tortures. Les désirs créés qu'on les réalise qu'on  
« termine le supplice :

« Ou bien elle s'accroîtra de plus en plus la haine des  
« misérables contre le jouissenr, et répudiant envers l'ou-  
« vrier des villes cette antique hostilité qui forme l'unique  
« sauvegarde des castes aurifères, le rustre même revêtu  
« de vos livrées militaires se refusera enfin au massacre  
« des plèbes urbaines lorsqu'elles combattront pour son  
« affranchissement.

« Quelle déroute alors au temple de l'or, quel tonnerre  
« dans ce sol frappé par la course mortelle de trente mil-  
« lions de faméliques se ruant sur les palais, arrachant  
« les couronnes aux convives et l'amphore au festin ! »

Inconsciemment émus d'instinctifs atavismes, les Hon-  
rables hurlèrent pour détourner l'anathème et ils étendirent leurs mains les doigts écartés en pantacles propitiatoires.

Le désespoir de songer l'inévitable destruction de l'Œuvre d'or, et des banques, et des Commerces, et des Justices complaisantes et des philanthropies faciles, ce désespoir convulsionna ces visages vaincus que noyait la verticale blafardise de la coupole.

Alors l'orateur délira, avec l'assurance que dans sa formidable vocalise parlait l'ardeur des plèbes impatientes. Il dit les grands barbares des champs aiguisant leurs faulk et leurs socs sur le rouge Occident d'un dernier soir de souffrance. Les féroces Kobolds des mines allaient surgir

des souterrains éternels munis de brandons et de pics, tandis que les colosses des forges lèveraient les massues pour battre à chaux le dur métal des égoïsmes, le laminer en souples instruments de leur jeune indépendance. Après de si longues semaines ils se présenteraient terribles moissonneurs des voluptés, avides de rouges récoltes et de pourpres vendanges. Elles disparaîtraient les Villes d'or, et leurs idoles humaines et la fierté des hiérodules, elles disparaîtraient au souffle haineux des peuples, sans laisser même aux mémoires le vain nom de leurs tyrannies.

« Elle résonnera enfin, la voix du peuple libre jusqu'aux confins du monde, elle résonnera pour tirer de leur misère les prolétaires asservis au despotisme de la ploutocratie bourgeoise ; et l'élan universel des travailleurs brisant les derniers égoïsmes, établira l'harmonie finale du communisme et de l'entente sociale. »

Tant s'exalta sa parole prophétique que la stupeur de la Chambre admira. Une sympathie frissonnait aux épaules onduleuses de l'auditoire. Et les approbations soudain frémirent spontanément.

« Humainement, avec des paroles de trêve, la transmutation toutefois se pouvait encore tenter. Encore sauraient-ils quelque temps, ces hercules du travail, dompter le mâle courage de leur cœur et se satisfaire de loyale entente. Q'on avisât ! Surtout qu'on retranchât de la communion civique ceux-là inopportunément choisis pour pervertir les intentions pacifiques des misérables, et rapprocher par leur arrogance les inévitables jours de sang. Ces ministères de mal-propos devenaient réceptacles de leurs vices communs, l'efflorescence de tous égoïsmes fermentant aux âmes parlementaires. Il n'insisterait pas sur les tares de leurs Excellences. Avant lui, telles et telles fautes graves, d'autres plus compétents, et dans les partis divers, les avait signalées. »

\* \* \*

Lors des débuts du mouvement boulangiste, l'orateur avait entendu un personnage influent du sémitisme dire quelqu'un qui s'étonnait que ce danger politique n'émût pas davantage, et même qu'il soutint en quelque sorte cette épopée naissante :

« Enfant, penses-tu que l'on trahirait les téraphim et l'éphod, par caprice puéril ! Si nous tous favorisons occultement la fortune du général, c'est que nous savons par là attirer un sourd courant plébéien de relèvement et de gloire. Unifié dans cet homme, il tombera avec lui. Car Boulanger sera vaincu par nous. Lasse de l'avortement de cette suprême fierté, la nation des Francs se soumettra pour toujours aux pasteurs du Jourdain !

Et même, les rejetons de vieilles races compromis dans une coalition que reniera la simplicité de leurs serfs, perdront là tout le prestige conservé par des années de lutte contre nous. »

En ces descendants des grands prêtres de Sion, le dogme de l'Unité essentielle et génératrice du Dieu Iévé, brûlait, flamme du sanctuaire renouvelée d'âge en âge au sein fécond des épouses, des mères d'Israël. Et l'instinct d'Ahasvérus, renforcé par des siècles de labeur et de voyages à travers les nations, se manifestait maintenant, dans l'appétit de l'or, résultante de tous génies, de toutes conquêtes, de toutes tâches humaines. L'or demeurait le symbole de l'esprit d'Adam réalisé en son principe. Né du soleil, l'effort du monde peinait depuis les temps de vie, pour reproduire l'essence de l'astre père, parce que c'est loi que tout œuvre entreprise d'après le principe reproduise ce principe même.

En cette race d'Israël intégrale, n'ayant jamais laissé son sang se corrompre au sang des familles rencontrées, l'unification des pensées du monde tendait à s'accomplir.

A l'heure présente, le temple de Salomon allait se reconstruire dans l'antique Paris, Bar-Isis, arche d'Isis (1), nom prédestiné par la Genèse. Enfin les sacerdoce des tribus hiératiques avaient reconnu le lieu saint, et sur les tables de proposition, bientôt, les lévites sauraient offrir au Dieu Iévé, les prémices de la volonté planétaire recueillies par le soin d'Israël, fille chérie des Elohim !

Des quatre points du monde les Sémites arrivaient maintenant, par tribus. On les tuait dans l'Oural, on les massacrait sur le Don. Ils étaient brûlés en Herzégovine, maltraités en Alsace, chassés du Maroc, rejetés d'Espagne par le mépris des foules.

Et ces misères nombreuses se réfugiaient vers la Jérusalem nouvelle, la terre promise à l'Ahasverus après dix-huit cents années de pérégrinations lamentables.

Aux guichets des Banques ils s'amassaient dans l'attente de secours ; et parfois, ils se courbaient en leurs souquenilles huileuses pour apercevoir les rois des tribus, pompadés, luisants et gras qui se solennisaient parmi les saluts obséqueux des huissiers.

Peu de jours après on les rencontrait travestis, rasés, les breloques au ventre, le portefeuille en mains, déjà rompus aux habiletés de la Bourse, déjà merveilleusement aptes à primer le producteur et le consommateur dans leur éternelle besogne d'entremise.

Intermédiaires entre l'achat et la vente, entre les peuples et Dieu.

Quelle perte de temps la vie terrestre, dans le cycle des existences sidérales, et que lentes à s'accomplir les destinées humaines ! Oh ! s'asservir à Israël, nous les affranchis des vieilles civilisations occidentales, quelle sinistre défaite ! L'orateur montrait ce troupeau de juifs maîtres

(1) V. Fabre d'Olivet, *La Langue Hébraïque restituée*.

de la Banque, leur idée, leur fille, ce troupeau dégorgé par les trains du soir, rampant entre les feux verts et rouges des gares.

« Les amoureuses d'antan, vos belles amoureuses de France vendent leurs baisers à la pesée, maintenant, mal apprises par les hommes des ghettos triomphants.

Ah ! malheur aux Parsifals qui ne veulent connaître le graal et le garder ! Le sang précieux du Christ s'est écoulé en mains profanes. La Vierge reniée, l'Esprit renié, le Fils renié, le rachat de la Passion s'est épuisé en vain. Voici que la Trinité se renferme dans l'Unité terrible du Sinaï. Christ a désespéré des hommes. Le père de Sion va châtier par la main de ses lévites et de ses sacerdotes anciens. L'Arche d'Isis bée pour les sacrifices ! Paris, Paris, les destinées de ton nom évoluent dans toute la rigueur du symbole perpétué par les histoires !

Peuple Caïn, Iévé repousse la fumée de tes sacrifices ; parce que tu as détourné ton cœur de la charité du Golgotha ! Toi, sans espérance et sans foi, Ville-hostie, voici ta passion qui commence plus amère que celle du Nazaréen ! Tes filles, les passives, deviennent les instruments de ta mort et de ton anéantissement. Tes fils, les actifs se noieront dans la mer d'airain du tabernacle rétabli, esclaves de la tribu d'Israël couronnée de tes gloires, maîtresse de ton passé, de l'avenir fructueux. Et tes petits germés au ventre des mères connaîtront avant la lumière du jour le joug du Dieu offensé. La splendeur de l'origine solaire s'obscurcira comme un mirage regretté par les aspirations du cœur. Plus rien ne te luira durant des siècles, avant la purification définitive !

A quand le nouveau Messie ? — O toi qui, plus humble que le charpentier de Bethléem, Prostituée Sainte, incarneras la seconde émanation de l'Esprit.

D'abord les hommes administrés par les préceptes pris aux dogmes de révélation vécurent dans le communisme

pastoral des républiques primitives; et tout le secret de l'harmonie civile restait inclus sous le paraboles religieuses dont seuls quelques sages détenaient l'explication philosophique et la cause. Plus tard, l'émigration des forces surabondantes hors la patrie, le morcellement des nations, l'accroissement des coutumes d'échange déterminèrent l'usage d'un symbole monétaire, qui représentât une somme déterminée de vigueur intellectuelle ou manuelle déployée pour une résultante. Les hommes créèrent l'argent qui n'eut d'autre valeur que celle correspondant à une dépense de forces fixe, à une possession acquise, à une conquête consacrée. Mais dans la suite des temps, des gens vinrent qui trompèrent le contrat passé entre les peuples; ils poursuivirent l'or pour lui-même, ils s'entremirent dans les échanges, et, sans produire, ils prélevèrent une dîme sur les relations des hommes. Cette dîme multipliée, accrue, composa le premier capital constitué entre les mains de ces écumeurs du travail et de la création humaine.

Une sorte d'association lia dans tous les lieux du monde ces parasites de l'humanité souffrante et peinant à rétablir l'équilibre sauveur des rythmes sur la planète déchue. Ils constituèrent une nation parmi les nations, un état parmi les états, une religion parmi les dogmes. Les prêtres du Veau d'Or érigèrent en loi l'idolâtrie du symbole monétaire, et, négligeant le sens merveilleux des théodicées chaldéennes adoratrices de l'Essence génératrice du Soleil, ils sombrèrent dans l'ignoble respect de la matière du pantacle.

En chaque partie du globe une race spéciale s'attribua ce sacerdoce; et, dans le cours des ans, les tribus juives absorbèrent toutes ces races.

Maintenant, sans patrie et sans toit, l'Ahasverus continuait sa marche légendaire à travers les peuples, pauvre et persécuté en Orient, traquant haï dans les pays slaves, vendeur de biens en Allemagne, prêteur partout, roi à

Paris, Vienne, Londres, Berlin, New-York. Il règne sans conteste sur les labeurs des hommes, suçant les profits du créateur, spéculant sur ses bras et sur son esprit, ruinant et enrichissant tour à tour par ses coups de bourse les valets innombrables que lui procure sa richesse toujours renouvelée,

Qu'importent à la tribu cosmopolite et errante les besoins, la gloire du pays où elle passe; qu'importent le malheur ou la prospérité des citoyens qui lui sacrifient l'effort national et les générations des travailleurs. De la lutte générale, des rivalités belliqueuses, la tribu prospère et se gorge, grasse de calamités universelles et puissante de tous les épuisements.

En ce pays de France, le Juif s'était taillé une bourse dans l'étendard de la liberté. Appelant à lui les castes intermédiaires exaltées par la justice révolutionnaire du siècle, il s'était servi d'elles pour mieux soumettre au joug l'essence productive du peuple ses forces vives et agissantes.

Aussi n'existe-t-il plus à l'heure présente qu'une masse d'hommes transformée en rouages de la machine à or qu'ils manœuvrent; et, d'autre part, eux-mêmes, Eux et les serviteurs de leurs trafics, leurs élèves, parfois leurs émules.

L'orateur démontrait ensuite comment la politique des trafiquants modernes n'avait jamais visé qu'à servir les banques sémites qui créditent les partis au pouvoir. En récompense de cette aide, les ministères leur accordent les lois nécessaires à l'extension de leur suprématie. Tout l'appétit des hommes du Parlement ne tend qu'à obtenir un office ministériel pour vendre à son tour et le plus cher possible sa part d'influence à la Haute Banque des Lévites.

Là tient tout le secret de tant d'intrigues, de tant de rouerries, de tant de haines, de tant de factions. On en-

dort la vigilance du peuple avec des devises, et durant son sommeil on le saigne jusqu'à la dernière goutte de force rendue en or dans les coffres d'Israël.

Le bouc d'Israël s'est accroupi sur le sol de France et il y pâture à pleine gueule. Dans votre insouciance vous avez jusqu'à ce jour jeté plein son auge l'avenir et la fortune du pays !

Etais-ce pour cela que nos pères ont tant combattu ?

Où s'arrêtera cette soif du gain que n'apaise aucune richesse imaginable que ne refrène pas la proximité du crime ? Accaparer les métaux ! Commettre à la disposition d'un seul intérêt le motif de travail et de vie de milliers d'individus ! Doubler le prix de la matière qui engendre, chaque heure, une merveille industrielle ou suscite une invention capable d'alléger le labeur humain, mais cela c'est attenter au droit d'existence, au droit de découverte, à l'idée même du développement rationnel des forces. Et pourtant vous avez songé que ce prix subitement doublé serait pour les entrepreneurs métallurgistes l'obligation de diminuer de moitié les salaires, ou de fermer l'usine ; vous avez bien songé que les grèves, que la famine suivraient, poussant les mâles au vol et les filles à la prostitution. Vous avez songé cela, et vous n'hésitez plus ! Parbleu, que vous font grèves et famines ; les troupes que paye l'impôt fourni par les travailleurs quand ils achètent leur sel ou leur vin, ces troupes, les vôtres, assassineront n'est-ce pas, les misérables, sous le prétexte d'imposer le respect de l'Ordre, c'est-à-dire celui de votre bourse alourdie !

Accaparer les métaux ! les métaux mères de l'avenir, mères des mécanismes compliqués qui rachèteront l'homme, un jour, des labeurs originels, qui le sacreront noble maître de la planète, maître intellectuel et contemplateur, pouvant enfin songer à la communion de soi et de Dieu, — quel forfait inouï !

Hommes de trafic, reprit-il, ne comprenez-vous pas, comme vous gisez plus bas, dans votre égoïsme que ceux-là, que vous méprisez !

Quoi constitue votre gloire, votre raison d'exister dans la Patrie ?

Vous n'êtes parvenus qu'en exploitant les fatigues de vos semblables, les inventions des savants, les bras du pauvre, l'économie des vieillards. De tout cela vous avez trafiqué, sans vergogne, opérant sur le sol conquis par d'autres, à l'abri de lois pour la naissance desquelles d'autres moururent que vous haïssez encore. Grâce au peuple qui se militarise pour défendre la propriété, votre bien, grâce aux nobles qui existèrent pour créer une patrie à vos comptoirs, vous prospérez en spéculant sur la ruine de ceux-ci, et sur la naïveté de celui-là. Et si, maintenant vous dominez, vous ne le devez qu'au trafic de toutes les choses généreuses où vous ne parûtes pas dans l'histoire, et dont le résultat ne vous appartient que par fiction.

Or, dans tout trafic il y a un dupant et un dupé. Aussi jamais le trafic n'a-t-il pu s'accorder avec la justice ni avec l'honneur.

Si vous voulez être les princes du trafic, vous n'avez pas affaire avec nous. »

\*  
\* \*

Ainsi avait parlé le tribun de la France à mon imagination attentive. Depuis, il me semble que ces idées bruyantes ne sont pas oiseuses ; et je suis fort porté à les chérir.

PAUL ADAM.

# SOUVENIRS SUR LE DUC D'ORLÉANS

---

J'ai connu — d'assez loin du reste ! de toute la distance qui sépare à l'âge scolaire les joueurs de billes, de barres et de saute-mouton des péripatéticiens plus rassis, qui, sous un quinconce d'arbres ou un préau asphaltique et au prétexte de rhétoriques ou de philosophies que leur enseignent de Doctes gradés, échangent, en des promenades circulaires de bêtes en cage, leurs premières idées sur l'amour et la littérature, opinions qui corroborent des exhibitions de photographies subreptices et des citations, trophées de lectures illicites — ce jeune duc d'Orléans qu'a arrêté à Paris, un fonctionnaire, fort poli d'ailleurs, qu'une plaisanterie à contre cœur de ses prisonniers, évidemment, semble avoir désigné du sobriquet euphémique de Clément.

Ce simple fait d'avoir renoncé à un exil qui avait pour principal ennui l'inconvénient de lui donner l'illusion d'être toujours en villégiature en excluant du nombre de ses résidences Paris et ses environs, la France, le seul séjour qui soit, en quelque sorte, urbain, et d'être revenu d'une façon inattendue (si inattendue certes, que cette légendaire police qui est notre sûreté à tous, nos oies du capitole, ne flaira pas même le retour du subit prétendant, et, cela par suite de la précaution qu'il eût de ne la point mettre au courant de ses projets et d'enfreindre la frontière sous la dissimulation d'une missive peu anglaise) et pour une revendication inopinée et juste en somme d'un droit civique qu'il est d'un bel exemple d'avoir exigé pour en sauvegarder l'égalité, lui a constitué une de ces éclatantes célébrités que Gabrielle Bompard est fière d'a-

voir encourue pour de menus faits de son métier et dont elle comprend si bien la valeur qu'elle y a sacrifié sa liberté.

Ce qui double l'effet du retour du duc d'Orléans est la circonstance que tels qui auraient pu être les instigateurs de cette rentrée, en calculer et en conseiller le profit politique possible, sont loin assez pour qu'on ne les soupçonne d'être les fauteurs de cette escapade juvénile, mais qui peut donner, à qui l'osa, une sorte de popularité faite d'approbation ou du moins du sentiment qui récompense, en France, une action prime-sautière.

Il est peu probable, en effet, que le comte de Paris, si réservé, si songe-creux, si peu désireux de risques, soit pour quelque chose dans cette décision (on sait, du reste, que les pères ayant la mauvaise habitude de ne point consulter leurs enfants, ceux-ci le leur rendent) et vraiment il est bien difficile de croire que cet homme, assez grave, soit parti pour la Havane en prévision que son fils serait sous peu incarcéré pour le fait que l'on sait, et dans le but de lui acheter, sur place et à meilleur compte, pour en distraire les deux à cinq années de solitude qui incomberont peut-être à l'entrepreneur prince, d'excellents cigares ! et d'ailleurs le duc d'Aumale, en ce cas, serait le premier à offrir à l'intéressant reclus, par une complaisance tout avunculaire, en avance d'hoirie sur l'énorme héritage qu'il lui destine presque intact, les quelques millions que semblent nécessiter la table et les aises du jeune détenu.

Il sied donc d'attribuer à sa propre initiative l'acte par lequel le duc d'Orléans a voulu définir dès aujourd'hui sa personnalité.

Il est évident que cette allure décidée et nette sort des données traditionnelles et familiales et dément presque cette inertie célèbre, cette indécision légendaire, brouillonne et intrigante dont le type le plus parfait fut ce curieux Philippe-Egalité qui joua à cligne-musette avec la

Révolution et finit mal après avoir mal vécu. Il y a là comme l'inauguration d'une manière d'être plus franche et plus libre et comme un souci, dans toute la tenue générale, de « rebéarniser » un peu la race, et ça et là un arrière écho factice de mot historique.

Cette façon d'agir n'est point mauvaise. En France, où le « vaisseau de l'Etat » ressemble à une de ces balançoires navales qui tournent en rond et joignent à leur circuit des oscillations souvent néfastes, le goût de l'action est venu après un piétinement de 20 années. L'opinion publique a des fourmis dans les jambes et, partout, surgit un vague désir d'appareillage ; il se pourrait donc que ce jeune prince, ainsi posé en résolu, trouvât quelque jour des partisans prêts à l'aider plus qu'à le conseiller si lui-même est plus prêt à agir qu'à parler et si, comme le lui suggérait un article du *Figaro* M. Philippe de Grandlieu, jeune il s'appuyait sur la jeunesse. Et cela ne serait autre chose qu'une utilisation de l'exemple boulangiste et ne serait-il pas tout simple que ce prince que veut être soldat apprit la tactique d'un général célèbre et exilé.

Mais, vraiment, ce retour inopiné est plus qu'un simple coup de tête, une bravade d'après souper qui casse une vitre — et la paie — c'est un début et cela en a tout l'intérêt et il se pourrait que le débutant allât loin, surtout si le gouvernement dont l'à-propos est la caractéristique transformait cela en affaire à la duc d'Enghien en disproportionnant la peine à l'infraction afin de donner aux successeurs de M. Léon Hennique l'occasion d'en tirer quelque noir fabliau pour un Théâtre Plus Libre de l'avenir.

Espérons, mais n'y comptons point trop, que le gouvernement aura une lueur de bon sens et adoptera l'attitude patiente, sobre et modérée qu'eut jadis, au collège Stanislas, envers le même duc alors comme maintenant un peu tapageur, un vieux professeur, homme excellent, mort depuis. Ce pédagogue, crâne pointu et chauve d'un beurré exceptionnel, favoris au gré du vent, très sembla-

bles à des queues de renard, myopie que nul lorgnon n'atténuaît, avait pour soin d'enseigner la physique à de jeunes élèves plutôt indifférents, hélas ! C'était un être doux et vague sur qui planait l'accusation mystérieuse, que rien ne justifiait d'être aussi *Pharmacien* en quelque coin de la ville et d'avoir pendant la commune collaboré, en de secrètes poudrières, à des panclastites prématurés ; ce qui donnait à sa bonhomie une sorte de prestige « d'Etna chez soi », très seyant. Or cet honnête démonstrateur des mystères de la nature, si le jeune duc se mêlait d'une façon trop active au légendaire chahut qui accompagnait les manipulations professorales, se contentait de l'envoyer faire un tour au jardin de même qu'aujourd'hui une simple conduite à la frontière serait plus sage que quoi que ce soit.....

C'était un collège composé d'un nombre de bâtiments disparates, épars entre la rue de Rennes et la rue Notre-Dame-des-Champs où l'entrée principale se paraît d'un drapeau et à certains dimanches de sortie, sur les trois heures, d'une file de voitures dont l'attente honorait fort l'établissement et du frou frou des toilettes de claires mains et de sœurs !

A l'intérieur un ensemble de classes putrides et de cours cailloutées où la moindre animation de jeu produisait heurts et bosses, offrait aux élèves, des vitres grillées et au-dessus des assez bas murs de plâtre des basses fosses où ils s'ébattaient, la vue interdite — autrement qu'à des circonstances particulières. — d'un fort beau parc où de hauts arbres vivants de brises et d'oiseaux acquéraient et perdaient leur annuelle verdure : catalpas à feuilles de velours vert, acacias nuptialement fleuris de blancheurs, tilleuls papillonnants, maronniers jonchant de leurs thyrses roses et blancs, la donceur des pelouses courbes que leur ombre rafraîchissait.

Parfois à des jours liturgiques, le vaste jardin s'ouvrait aux familles, et la procession de la Fête-Dieu, bannières

déployées, agneaux de carton portés sur des brancards, urnes fumantes, clergé caparaonné d'orfrois, dais abritant le soleil irradié de l'ostensoir, parcourait la collégiale enceinte et s'agenouillait devant un reposoir de crépines de velours et de fleurs, tandis que les roses effeuillées en des corbeilles s'éparpillaient des mains d'enfants pâles, vêtus de pourpres ecclésiastiques, parmi le chant des cantiques et les musiques hymnaires !

Collège mixte moitié séminaire moitié lycée où les psaumes alternaient dans la petite chapelle polychrôme et tranquille où chuchottait le murmure des confessionnaux et où l'encens des offices s'évaporait en bleuâtres spirales par le ventail ouvert des vitraux avec le rythme roide des exercices militaires que réglaient des gardes municipaux instructeurs.

La grande horloge, horaire des jours, s'y mêlait aux cloches réglementaires des études, aux cris des récréations succédait le piétinement moutonnier vers les réfectoires et les classes, et, aux heures de silence, y tintaient les pianos, tandis que quelque pas furtif de surveillant épeurait les bandes de moineaux épars dans les cours.

De presbytériennes silhouettes y promenaient le foudroiement de leurs tonsures et la gravité de leurs rabats et y croisaient les assez inoffensifs maniaques qui les secondaient, sortes de convers vêtus de redingotes marron, tout à leurs tâches de surveillants rumineurs, perpétuellement joués par l'inventive gaminerie de leurs ouailles, tristes figures ! vouées au célibat, à la prise, aux lunettes, au breviaire et à la réapparition, chaque année, de générations advenues qui les poursuivaient des mêmes sobriquets les irritaient des mêmes tours et disparaissaient pour que d'autres leur succédassent.

Tel était à peu près le Collège Stanislas où le duc d'Orléans fit quelques études et qu'il énorgueillit de sa présence. On comptait déjà parmi les anciens élèves M. Edme Caro et quelques notabilités et même le roi d'Espagne Al-

phonse XIII, et la joie était grande de voir se continuer en la personne d'un prince de la maison de France cette clientèle plus qu'aristocratique qui se compliquait à la même époque de la présence discipulaire du duc de Chartres et du duc de Luynes qui est mêlé aujourd'hui d'une façon publique et confidentielle à l'aventure de son condisciple de jadis.

La désillusion arriva assez vite, si je m'en souviens, pour les bons frères; le duc était plutôt turbulent et ne témoignait qu'un respect médiocre et peu apparent à ces honorables pédagogues à qui il était difficile et désagréable de se fâcher.

Pourtant, après une année de séjour le nom, si retentissant qu'il fallait peut-être l'y inscrire coûte que coûte, de Philippe, duc d'Orléans, figura au Palmarès et la distribution des prix fut présidée à cette occasion par le Comte de Paris qui inaugura ce jour là un mémorable pantalon gris, couleur poussière d'exil ! Et, peut-être, quand on couronna le jeune lauréat d'un laurier, œuvre d'un papetier ingénieux, y eût-il en quelques âmes présentes l'idée que ce couronnement scolaire n'était que préliminaire d'une autre cérémonie plus grave et possible en somme? Cependant, il faut l'avouer quand les derniers éclats d'une musique approbative et des applaudissements eurent dispersé vers la liberté des vacances et des désirs de campagne les assistants de cette nomenclature cérémonieuse je constatai que de si augustes présences qui avaient exhalé les cœurs pédagogiques m'avaient laissé fort froid car à cette époque le jeune Duc ne était pas encore l'Hoir, et l'existence d'un royal Exilé en les brumes d'un lointain Frohsdorf et qui incarnait en sa tristesse tant de nobles splendeurs, Henri, duc de Bordeaux, — plus connu sous le nom de Comte de Chambord — nuisait au respect qu'aurait pu avoir ma jeunesse monarchique envers qui participait de ce sang illustre où allait ma foi en la personne qui en représentait, seul, l'intégrale pureté!...

Mais bien des événements sont intervenus ; l'héritage et l'exil ont légitimé ceux qui alors n'étaient point consacrés, et qui, malgré l'irréverence que peuvent excuser certains de leurs travers, restent empreints d'une dignité de race et d'attitude qu'il sied de respecter à travers même un léger sourire, et puisque le duc d'Orléans a jugé à propos de quitter l'Hôtel Beaurivage que tant d'ombrages et le lac qui le mire recommandent aux oisivetés nomades de l'été, et ce doux Lausanne où tant de blanches villas couvrent une douce colline que grimpe le raccourcis du funiculaire et qu'au lieu de voir, le matin à son réveil, l'immense bleu essemement du lac Léman et les mouettes mener en vols circulaires et en nageries paresseuses leur vie agréable mais un peu oisive — une vie d'éternelles exilées — il a mieux aimé braver quelque chose — fût-ce une loi inapplicable sans ridicule et encourir des risques cellulaires, qu'il soit le bienvenu dans nos *murs*, hélas, mais aussi qu'il parle moins d'Henri IV et qu'il évite comme le fit le journal “*le Soleil*” ces jours derniers de laisser publier son portrait avec un parapluie ; quand on est petit-fils de Louis-Philippe on ne doit pas se permettre ces facéties et ces souvenirs de famille.

Et finissons par une coïncidence. L'automne dernier sur le bord de ce même lac, un autre prétendant, le prince Jérôme Napoléon, faillit donner lieu à un incident, aussi, d'arrestation, mais cela involontairement ; voulant traverser le lac il prit, sans s'en douter, passage à bord d'un bateau qui faisait, sans qu'il le sût, escale à Evian et pour éviter d'être reconnu à l'arrivée et par conséquent « empêgné » par les gendarmes français il dut se résigner à laisser dissimuler sa présence sous un tas de waterproofs, bagages de prudentes anglaises qui rachetèrent, ainsi, le tort que leurs compatriotes firent à un parent du prince en l'enfermant pendant quelques années dans une île qu'il rendit célèbre !

HENRI DE RÉGNIER.

ПОДАЧА ПРОГРАММЫ

# ESSENCE DE SOLEIL

СОЛНЦЕ ВОДЫ ДЛЯ ТЕЛА

ПОДАЧА ПРОГРАММЫ

СОЛНЦЕ ВОДЫ ДЛЯ ТЕЛА

ВОДОЛЕЙСКИЙ

<b>Paul ADAM.</b>	.....	<b>Soi</b>
—	.....	<b>La Glèbe</b>
—	.....	<b>Etre</b>

**POUR PARAITRE PROCHAINEMENT**  
**ESSENCE DE SOLEIL**  
**ROMAN SOCIAL SUR L'OR DES JUIFS**

---

<b>Henri de REGNIER.</b>	.....	<b>Sites</b>
—	.....	<b>Episodes</b>

**POUR PARAITRE PROCHAINEMENT**  
**POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES**  
**VERSETS SYMBOLISTES**

---

<b>Francis VIELÉ-GRIFFIN . .</b>	<b>Les Cygnes</b>
— . .	<b>Ancaeus</b>
— . .	<b>Joies</b>